

L'ÉVANGILE

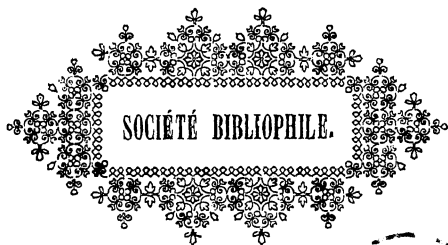
DEVANT LE SIÈCLE.

132
198

À

L'ÉVANGILE DEVANT LE SIÈCLE,

EXAMEN HISTORIQUE
DES DOCTRINES DU CHRISTIANISME;
PAR SIMON GRANGER.



PARIS,
M^{ME} H^{TTE} PETIT-DIDIER, ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 4.

1846.



AVANT-PROPOS.

L'Évangile devant le Siècle n'est pas une œuvre de circonstance. Sans doute les circonstances n'ont pas été étrangères à sa publication, mais elles n'ont pas inspiré la pensée qui s'y produit; elles en ont été l'occasion sans en diriger l'esprit. Je n'ai nullement eu l'intention d'intervenir dans la lutte engagée entre l'Université et le Clergé, et de rompre une lance contre les jésuites au profit du parti libéral. Si ce parti fait aujourd'hui de l'opposition au gouvernement, ce n'est que dans un misérable intérêt de coterie. Les classes pauvres ne sont pour rien dans ses *patriotiques* efforts. Tout ce qu'il sait faire en leur faveur, c'est d'avoir sans cesse dans la bouche les grands mots d'*honneur national* et de *dignité de l'homme*.

Qu'est-ce que l'honneur national pour des hommes qui n'ont en leur patrie qu'une marâtre insensible à leurs besoins les plus urgents, et qui ne font partie de l'État que pour en supporter les charges et y languir en parias? Pour ces hommes, l'honneur national, c'est la guerre avec ses fatigues, c'est le carnage avec ses horreurs, c'est le despotisme du sabre. Leur gloire militaire, à eux, c'est de payer de leur sang l'élévation des ambitieux. A ceux-ci les profits, à ceux-là la peine. La guerre, qui

ne sert souvent qu'à river les fers de l'esclavage, ne peut être provoquée que par de faux amis du peuple. Il faut la paix pour mûrir les idées de progrès, combiner les réformes à introduire dans les institutions, et appliquer les améliorations que réclame le sort des classes déshéritées. Aussi repousserai-je toujours le drapeau qui s'annoncera par des menaces de guerre, et je me rallierai avec empressement à celui qui nous promettra la paix. Sous ce rapport, je le déclare hautement, le gouvernement actuel a toutes mes sympathies, et je reconnais, sans hésiter, qu'il lui a fallu plus d'habileté pour maintenir la paix après la révolution de juillet, que l'Empire n'en a dépensé pour remporter des victoires avec les soldats de la république.

Et la dignité de l'homme! — Oui, en vérité, l'opposition a bonne grace de parler de dignité de l'homme, en présence de ces milliers d'infortunés qu'elle laisse croupir dans une abrutissante misère, et à qui il n'est pas toujours donné d'apaiser leur faim en se réduisant à l'état de bêtes de somme. Ici encore, si j'avais une approbation à exprimer, elle serait tout entière acquise au gouvernement. Quels sont, dans le pays légal, ceux qui s'occupent quelque peu des idées sociales? Ce sont les hommes du pouvoir. A la chambre des députés, un conservateur (M. Agénor Gasparin) a élevé la voix pour appeler l'attention sur les études des socialistes. Dans le gouvernement, un ministre (M. Duchâtel) a ordonné une enquête sur la condition des travailleurs, à l'effet de rechercher les moyens de l'améliorer, etc. Qu'un socialiste s'avise de soumettre aux libéraux quelques idées sur la suppression de la misère, ceux-ci, s'ils ne se renferment pas dans un dédaigneux sourire, lui répondront qu'il faut commencer par moraliser le peuple, et, avant tout, par avoir un gouvernement moral, c'est-à-dire composé d'hommes de leur bord. Patriotes hypocrites, qui savez si bien ménager vos propres intérêts matériels, cessez de couvrir votre égoïsme d'un prétendu zèle pour les intérêts moraux d'un peuple affamé! Qu'importe à ce peuple que le mouvement des affaires détrône vos rivaux et vous pousse à votre tour aux honneurs et aux richesses? Il n'a rien à y gagner, abso-